



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

LE
MARÉCHAL

FERRANT,
OPÉRA-COMIQUE

EN UN ACTE.

Représenté pour la première fois sur le Théâtre de l'Opéra-Comique de la Foire St. Laurent, le 22 Août 1761.

PAR M. QUETANT.

NOUVELLE ÉDITION.



A PARIS,

Chez CLAUDE HERRISSANT, Imprimeur-Libraire,
rue Neuve Notre-Dame, aux Trois-Veitus.

M. DCC. LXX.

Avec Approbation & Permission.



PERSONNAGES.

MARCEL, *Maréchal ferrant.*

CLAUDINE, *sa sœur.*

JEANNETTE, *sa fille, amoureuse de Colin.*

COLIN, *neveu de Labride, Paysan, amant de Jeannette.*

LABRIDE, *Cocher du Château, amoureux de Claudine.*

EUSTACHE, }
BASTIEN, } *Paysans grossiers.*

La Scène est dans la boutique de Marcel. La durée de l'action est de trois heures, & son commencement vers les cinq heures du soir en Automne.

Le sujet est tiré du *Décameron* de Boccace.

Le Théâtre représente une Boutique de Maréchal, une Forge sur le devant, & un peu plus loin, du côté opposé, une Cave environnée d'une barrière.



LE
MARÉCHAL FERRANT,
OPÉRA-COMIQUE.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARCEL *dans sa boutique, travaillant à sa forge,
& battant alternativement sur l'enclume.*

A R I E T T E.

CHANTANT à pleine gorge ;
Dès que je vois le jour ,
J'écarte de ma forge
Le sommeil & l'amour.
Tout en train ,
Dès l'matin ,
J'ons la main
A l'ouvrage.
Tôt, tôt, tôt, tôt ,
Quand il est chaud ,
Je bats l'fer ,
Feu d'enfer ,
Je bats l'fer ,
J'ons courage.
Un petit couplet
Graisse le soufflet ;
Ça donne cœur à l'ouvrage.

Le Maréchal Ferrant ,

En battant
 Patapant,
 En soufflant,
 Grand tapage,
 J'ons courage.

Car le bien ne vient point en dormant.

Cinq heures sont sonnées ; la nuit viendra bientôt.
 Faut que j'aille porter mon Mémoire au Château,
 & que je m'habille. (*il appelle.*) Claudine, Jean-
 nette, Claudine ? Je gagerois qu'elles sont encore
 en querelle.

S C E N E I I.

MARCEL, CLAUDINE & JEANNETTE
entrant précipitamment.

T R I O.

O CLAUDINE.
 OUI, oui, je le dirai.

JEANNETTE.

Ma tante

CLAUDINE.

J'empêcherai

Qu'une petite étourdie

A sa tête se marie.

MARCEL.

Ma cravatte, mes bouts d'manches,
 Et mon habit des Dimanches.

CLAUDINE.

Marcel ?

JEANNETTE.

Mon pere ?

MARCEL.

Paix-là.

E N S E M B L E.

CLAUDINE. }

JEANNETTE. }

MARCEL. }

C'est moi qu'on écouterà.

Les bavardes que voilà !

Opéra-Comique.

5

CLAUDINE.

Marcel ?

JEANNETTE.

Mon pere ?

MARCEL.

Paix-là.

Ma cravatte.

CLAUDINE.

L'insolente !

MARCEL.

Mets bouts d'manches.

JEANNETTE.

C'est ma tante.

CLAUDINE. } à deux.

C'est Jeannette. }

MARCEL.

Morbleu, ça m'impatiente.

E N S E M B L E.

CLAUDINE. Je veux vous conter cela.

JEANNETTE. La méchante que voilà !

MARCEL. Les bavardes que voilà !

MARCEL.

Ma cravatte, mes bouts d'manches,

Et mon habit des Dimanches.

CLAUDINE.

C'est Jeannette.

JEANNETTE.

C'est ma tante.

MARCEL.

Ma cravatte.

E N S E M B L E.

C'est Jeannette.

C'est ma tante.

E N S E M B L E.

CLAUDINE. Sur mon ame, on m'entendra.

JEANNETTE. C'est moi qu'on écouterà.

MARCEL. Les bavardes que voilà !

CLAUDINE précipitamment & marqué.

Jeannette,

En cachette ,
 Coquette
 Barfaite ,
 A l'ardeur
 D'un trompeur ,
 D'un frippon ,
 Répond.

MARCEL :

Bon.

Claudine ,
 Mutine ,
 Bavarde ,
 Criarde ,
 M'étourdit ;
 M'affourdit ,
 Par son bruit
 Maudit.

JEANNETTE.

Oui , ma tante ,
 Prudente ,
 Expire ,
 Soupire ,
 Pour l'objet
 Qui seroit
 Mon fait.
 MARCEL.

Paix , qu'on se taife.

CLAUDINE.

L'insolente !

MARCEL.

Qu'on se taife.

JEANNETTE.

C'est ma tante.

MARCEL.

Paix-là , ventrebleu , paix-là.

E N S E M B L E .

CLAUDINE. Non , je n'en démordrai pas.

JEANNETTE. Je ne vous céderai pas.

MARCEL. Quel vacarme ! quel fracas !

Silence, morbleu, silence. Ces femmes-là sont plus têtues que des meules de Meünier ! C'est donc pour des amoureux qu'on fait tout ce bruit-là ?

CLAUDINE.

A I R : *Cabin, Caba.*

Oui, votre fille,
Contre mon sentiment,
Et sans votre agrément,
A sçu faire un amant.
Du feu le plus ardent
Pour lui son cœur pétille.

C'est Colin.

Un Fermier voisin
Est, dit-on, son pere.

Voilà le mystere :

Cela vous regarde,

Prenez-y bien garde.

Le drole est fin, pensez-y bien ;

Car je ne vous réponds de rien.

MARCEL.

Quel diable est-ce que ce Colin ? J'en entends tous jours parler, & je ne l'ai jamais vu.

JEANNETTE.

Ah, mon pere ! il est tout-à-fait aimable.

CLAUDINE.

Jour de Dieu ! vous souffrez qu'une morveuse à dix-huit ans ait déjà des amoureux ?

MARCEL.

Vous en avez bien, vous qui êtes veuve, & qui avez presque mon âge. (*à Jeannette.*) Tu serois donc bien aise d'être mariée, Jeannette ?

JEANNETTE.

Oui, mon pere. (*à part*) Il va me donner Colin en dépit de ma tante.

CLAUDINE.

J'enrage.

MARCEL.

Connois-tu Monsieur Labride, le Cocher du Château ?

8 *Le Maréchal Ferrant ;*

JEANNETTE.

Oui , vraiment , je l'ai vu ; il étoit cet été l'amoureux de ma tante. (*à part.*) C'est justement l'oncle de Colin.

CLAUDINE.

J'étouffe.

MARCEL.

C'est à lui que je te marie.

JEANNETTE.

A qui , mon pere ?

MARCEL.

Pardi , à Monsieur de Labride. Est-ce que je parle Hébreu ?

JEANNETTE.

Ah ! comme j'avois pris le change !

CLAUDINE.

Je respire.

MARCEL.

Eh bien ! tu ne dis rien , Jeannette ?

JEANNETTE.

A I R : *Je voudrois bien me marier.*

Je ne veux plus me marier.

MARCEL.

Y penfes-tu , ma chere ?

Tout-à-l'heure à m'en supplier

Je t'ai vu la premiere.

JEANNETTE.

Je ne veux plus me marier ;

N'y pensons plus , mon pere.

MARCEL.

Est-ce la peur d'aller sur les brisées de ta tante ?

CLAUDINE.

Oh ! qu'à cela ne tienne.

A I R : *Sans compliment.*

Je ne suis pas , quoi que l'on dise ;

Si méchante que l'on me fait ;

De bon cœur je vous autorise ,

Sans regarder mon intérêt.

Je songeois à Monsieur Labride ;

Mais ,

Mais , puisque ce parti lui plaît ,
 A le céder je me décide ;
 Que Jeannette en use à présent
 Sans compliment , sans compliment.

MARCEL.

Eh bien , voilà parler , cela. Je suis pourtant venu à bout de les contenter toutes deux. Allons , Jeannette , de la joie. Claudine , la clef du cofre que j'aille me faire brave. Vous m'avertirez quand le compere Labride sera arrivé. Que j'ai de plaisir à vous voir bonnes amies ! Vive un homme de tête pour mettre la paix dans un ménage. (*Il sort.*)

S C E N E · I I I .

J E N N E T T E , C L A U D I N E ;

J E A N N E T T E à part.

MA tante est cause de tout le mal qui m'arrive ,
 mais j'en aurai vengeance.

CLAUDINE.

Que marmotez-vous là , petite sottie ? Je crois que vous avez de l'humeur. Je vous le conseille , vraiment. Allons , levez la tête , Madame Labride.

JEANNETTE *impatienteé.*

Je ne porterai jamais ce nom-là.

CLAUDINE.

Vous le porterez , je vous assure.

JEANNETTE.

Jamais.

CLAUDINE.

Dès aujourd'hui.

JEANNETTE.

Non.

CLAUDINE.

Si.

10 *Le Maréchal Ferrant* ,
JEANNETTE.

Je n'y consentirai pas.

CLAUDINE.

Vous y consentirez , ou bien. Ne raisonne pas , car , vois-tu. Jeannette. ne me mets pas en colere , ne m'obstinez pas davantage.

A R I E T T E.

Je suis douce , je suis bonne ;
Mais , jarni , lorsque j'ordonne

Que personne

Ne raisonne ;

Car l'on me diroit pourquoi :

Oa auroit à faire à moi.

Je n'ai point l'ame jalouse ;

Mais je veux avoir Colin.

Sorte , s'il faut qu'il t'épouse ,

Je l'étrangle de ma main.

JEANNETTE.

Nous verrons.

S C E N E I V.

CLAUDINE , JEANNETTE , LABRIDE.

CLAUDINE.

J'Apperçois Monsieur Labride , votre époux futur.

LABRIDE.

Votre serviteur , Dame Claudine.

Air : *Ton humeur est , Catherine.*

Toujours cette œillade fine ,

Cet abord leste & fringant.

CLAUDINE.

Vous toujours d'humeur badine ,

Toujours aimable & galant.

LABRIDE.

Si jamais l'amour ptopice

Chez vous daigne m'enrôler.

Mon cœur à votre service
Ne demande qu'à rouler.

CLAUDINE.

Vous êtes trop bon cocher pour une si médiocre
voiture.

LABRIDE.

Air : Vous avez bien de la bonté.

Friponne, à badiner les gens
Vous vous plaisez sans cesse.

CLAUDINE.

En bonne foi, ces complimens
Iroient mieux à ma niece.

LABRIDE.

Jeannette avec tant de beauté,
Aura quelqu'Amant plus aimable,
Plus agréable.

JEANNETTE.

Monsieur, sans vanité,
Vous avez dit la vérité.

CLAUDINE.

Qu'est-ce que vous dites donc, petite insolente ?
Excusez, M. de Labride, ça ne sçait pas vivre.
Allez avertir votre pere que Monsieur est ici.

JEANNETTE.

J'y vais, & je me servirai de l'occasion pour faire
sçavoir à Colin tout ce qui se passe. Que je hais ce
Monsieur de Labride ! Il a l'air aussi méchant que
ma tante.

CLAUDINE.

Obéissez-vous ?

S C E N E V.

LABRIDE, CLAUDINE.

LABRIDE.

JE me souviendrai long-temps de vous, Dame
Claudine..... Ma foi, si vous aviez voulu.....

12 *Le Maréchal Ferrant,*
CLAUDINE.

Eh bien ?

LABRIDE.

Air : *Mais , oui-dà , je sens cela , &c.*

Sans regret ,

Oui , j'aurois fait

Le faut

Qu'on fait toujours trop tôt.

Pourriez-vous

Prendre un époux

Plus gai , plus doux ,

Plus vif & moins jaloux ?

Si quelqu'un

N'est point importun ,

C'est bien moi ;

Car , dans mon emploi ,

Au point du jour ,

Plus d'amour :

On s'empresse ,

Et l'on laisse

Sa femme la maîtresse.

Sans regret , &c.

CLAUDINE.

Taisez-vous , badin ; voici mon frere.

S C E N E V I.

Les Acteurs précédens , MARCEL.

MARCEL.

C'Est donc vous , Monsieur de Labride ?

LABRIDE.

Bonjour , compere Marcel ; comment cela va-t-il ?

MARCEL.

Comme les affaires ; tantôt bien , tantôt mal.

LABRIDE.

Je viens arrêter votre Mémoire : avez-vous mis les articles en ordre ?

MARCEL.

Les articles sont dans ma tête. Ne croyez-vous pas que je paye un Commis pour me tenir mes Livres ? cela est bon chez les Financiers.

Air : *De tous les Capucins du monde.*

On voit là plus d'un grand Nicaïse

Penché sur le dos d'une chaise ,

Attendre l'heure du repas

En s'entretenant de fadaïse ,

Et mettant aux dépens d'un bras ,

Tout un lâche corps à son aïse.

Pour moi je me fers de mes deux bras, je m'en porte mieux : le travail est un Marchand qui tient magasin de santé, & qui ne trompe jamais ses chalans.

LABRIDE.

Sur-tout quand ils le satisfont aussi exactement que vous. Mais si nous buvions un coup par là-dessus.

MARCEL.

Volontiers : la réflexion est bonne ; j'oubliois le principal. Claudine, allez-nous chercher une bouteille du meilleur de la cave, & rincez des verres.

LABRIDE.

Air : *Amis, sans regretter Paris.*

Eh mais ! buvons de celui-ci.

MARCEL *le retenant avec précipitation.*

Laissez-là ce breuvage.

LABRIDE.

Seroit-ce du poison ?

MARCEL.

Nenni ;

Mais craignez-en l'usage.

C'est un breuvage qui a la vertu de suffoquer sur le champ comme le plus subtil poison, & d'assoupir pendant une demi-heure. Je l'ai composé pour un

14 *Le Maréchal Ferrant ;*

homme à qui je dois, sauf votre respect, avoir l'honneur de lui couper une jambe demain matin.

LABRIDE.

Cela est donc bien dangereux ?

MARCEL.

Tout le mal que cela cause est de faire dormir un peu plus qu'on ne voudroit. En voulez-vous goûter ?

LABRIDE.

Bien obligé. Vous vous mêlez donc toujours de Médecine ?

MARCEL.

Toujours : & si vous êtes jamais malade, mon ami, venez à moi, je me fais fort de vous expédier aussi habilement qu'aucun Docteur de la Faculté.

LABRIDE.

Grand-merci.

MARCEL.

A R I E T T E.

Oui je suis

Expert en Médecine.

Et ce n'est pas la mine

Qui fait l'homme de prix.

*Pendant ce temps les femmes vont & viennent ;
apportant des verres & du vin.*

Ayez l'air

Maigre & blême

Comme un Clerc

Sur la fin du Carême ;

Soyez traînant ,

Faible , souffrant

Et languissant ,

Je ferai mon affaire

De vous rendre , compere ,

Dispos & bien portant ,

Disant la chansonnette ,

Trinquant , faisant goguette.

Pour l'Art médical
Marcel n'a point d'égal.

Voici du vin. (*Aux femmes.*) Allez-vous-en vous autres ; il ne faut pas que les femmes soient là quand on parle d'affaires.

CLAUDINE *bas à Marcel.*

Vous allez parler du mariage ?

MARCEL *bas.*

Ne vous inquiétez pas.

JEANNETTE *bas à son père.*

Mon père, ne me donnez pas ce vilain mari-là.

MARCEL.

Marchez, marchez, petite fille.

Jeannette sort.

SCÈNE VII.

MARCEL, LABRIDE.

LABRIDE.

Q U'est-ce qu'elle dit ?

MARCEL.

Rien ; c'est une fantaisie : ces diablesses de femmes en ont la tête pleine. Allons, revenons à notre Mémoire, & mettez-vous là ; je vous dicterai les articles.

LABRIDE.

Vous êtes Médecin, comment ! est-ce que vous ne savez pas écrire ?

MARCEL.

Si fait ; mais je ne sçais pas lire. Etes-vous prêt ?

LABRIDE.

Dictez.

D U O.

MARCEL.

Premièrement.

LABRIDE.

Premièrement.

16 *Le Maréchal Ferrant* ,
MARCEL.

Buvons.

LABRIDE.

Bon ; j'y suis maintenant.

MARCEL.

Ferré la mulle de Madame

Pendant un an.

LABRIDE.

Pendant un an.

MARCEL.

Quatre louis.

LABRIDE.

C'est trop : vous ferrez sur mon ame ,
Et diablement.

E N S E M B L E.

MARCEL. C'est tout en conscience.

LABRIDE. C'est voler d'importance.

MARCEL.

Ecrivez donc.

LABRIDE.

Ah , frippon !

MARCEL.

Point de façon.

LABRIDE.

Oh , le larron !

MARCEL.

Traité , soigné pendant deux ans

Toutes les bêtes de céans.

LABRIDE.

Toutes les bêtes de céans.

MARCEL.

Mille francs.

LABRIDE.

Mille francs ! Sçavez-vous quelle somme

Cela fait ?

MARCEL.

Mille francs.

Mais buvons.

LABRIDE.

LABRIDE.

Ah , quel homme !

MARCEL.

Allons , à votre fanté.

Plus , pour le valet d'écurie ,

Ensemble avec le cheval pie ,

Pour visites & foins . . .

LABRIDE.

Combien ?

MARCEL.

Rien.

LABRIDE.

Ah ! c'est bon marché , compere.

MARCEL.

Mais pour médicamens , clystere ,

Huile , apozème , & cætera ,

Douze louis.

LABRIDE.

Comment diable , voilà

Un Mémoire d'Apothicaire.

MARCEL.

A propos de Mémoire ,

Nous oublions de boire.

E N S E M B L E .

LABRIDE. Cela ne passera jamais.

MARCEL. Nous oublions de boire.

Plus , il m'est redu d'ancien compte . . .

LABRIDE.

Encor ? morbleu , c'est une honte.

Cela ne passera jamais.

MARCEL.

Paix.

Nous nous arrangerons après.

Vous faites là des difficultés d'honnête-homme ,
qui vous feroient passer pour un valet de Procureur.
Quand on est dans certaines maisons , faut-il être si
scrupuleux ?

A I R : *Nous sommes Précepteurs d'amour.*

Un Grand doit se laisser voler ,

C

Le Maréchal Ferrant ,

C'est un air qui sent l'opulence ;
 Ce feroit la déshonorer ,
 Que d'avoir trop de conscience.

LABRIDE.

Ma foi, mon cher, j'ai toujours été Cocheu
 J'aurois peut-être été frippon, comme tant d'autres,
 si j'eusse été dans le cas ; mais les profits de l'écurie
 n'engraissent pas comme ceux de la cuisine & des
 offices.

MARCEL.

C'est que les mets qu'on y consomme ne s'appren-
 rent pas aux épices. À votre santé, compere. J'ai
 une affaire à vous proposer.

AIR : *Des favoris de la gloire.*
 Je vous crois pour moi du zèle.

LABRIDE.

Ne doutez point de cela.

MARCEL.

Jeannette vous paroît-elle
 Avoir des attraits ?

LABRIDE.

Oui-dà.

MARCEL.

Si bien que, sans défiance,
 On pourroit la proposer.

LABRIDE.

Morbleu, personne, je pense,
 Ne voudroit la refuser.

MARCEL.

Eh bien, M. de Labride, voilà le parti trouvé. Si
 vous voulez l'épouser, j'ai quelque argent comptant :
 celui que je vais recevoir au Château, joint à cela,
 lui fera une petite dot bien honnête. Qu'en dites-
 vous?... Cela est-il bien décidé?

LABRIDE.

Vous êtes pressant, compere Marcel.

MARCEL.

Ne dites-vous pas que vous trouvez ma fille
 jolie?

LABRIDE.

Cela est vrai , elle m'e plairoit beaucoup.

MARCEL.

Eh bien , je vous la donne. Quelle réflexion y a-t-il à faire après cela ?

LABRIDE.

Ma foi , compere , si vous voulez que je vous dise ; mon dernier mariage m'a tant rassasié de jeunesse , que j'ai presque juré de ne plus en tâter.

MARCEL.

Sortife.

LABRIDE.

A R I E T T E.

Quand pour le grand voyage

Margot plia bagage ,

Des cloches du village

J'entendis la leçon ,

Din , di , din , don ;

Et je promis d'en faire usage.

Console-toi , pauvre mari ,

Te voilà bien , mais restes-y :

Après mainte plainte ,

Sur une pinte

Je fis ferment

De fuir tout engagement.

Pour l'homme sage ,

Un doux veuvage

Est l'avantage

Le plus charmant.

Quand pour le grand voyage ; &c.

MARCEL.

Ces sermens-là sont comme ceux des buveurs , qui veulent que le diable les emporte s'ils retournent au cabaret ; ils manquent tous de parole. A-t-on jamais vu le diable venir leur en faire des reproches ?

LABRIDE.

Je suis trop vieux pour votre fille.

MARCEL.

Tant mieux ; elle vous en fera plus utile. Jeune

20 *Le Maréchal Ferrant* ,
cheval à vieux maquignon , gna rien de mieux ; ça
forme l'un & ça exerce l'autre. Jeannette , elle
n'ignore de rien : ça danse , ça chante , ça jase ,
ça coud , ça tricotte. Elle n'aura pas sa pareille pour
gouverner une maison.

S C E N E V I I I .

Les Acteurs précédens , JEANNETTE.

MARCEL.

LA voici. Viens , mon enfant. Tu veux un mari ?
voilà Monsieur de Labride qui te prend pour femme ,
fais-lui ton compliment. Elle est interdite. Allons ,
pour t'encourager , embrasse ton prétendu.

JEANNETTE.

Mon pere

LABRIDE *se baisse pour embrasser Jeannette ; elle
se recule.*

Pourquoi la contraindre ?

MARCEL.

Allons , baise donc , nigaud. Bon , je suis content
de toi , Jeannette ; continue à m'obéir. Je m'en vais
au Château , nous reviendrons dans une heure. Où
est Claudine ?

JEANNETTE.

Elle est sortie.

MARCEL.

Eh bien , te voilà maîtresse. Aie bien soin de la
maison , tire-nous du vin , fais-nous un bon soupé , &
je t'aimerai bien. Fais attention à tout cela ; accou-
tume-toi au ménage.



SCENE IX.

JEANNETTE *seule.*

LEs voilà partis. Si Colin venoit à présent ! Je l'ai fait avertir, je suis seule ; j'ai tant de choses à lui dire ! Il me paroît tarder aujourd'hui plus qu'à l'ordinaire.

A R I E T T E.

Quand on aime bien ,

On souffre sans peine

L'absence , la gêne ;

On chérit sa chaîne ,

Le reste n'est rien.

Mon amant est tendre :

Mon cœur à l'attendre

Sent des attraits ;

Mais ,

Mon ame constante

Seroit plus contente

Si je le voyois.

Mais je l'apperçois. Viens donc ; je mourois d'impatience.

SCENE X.

JEANNETTE, COLIN.

COLIN.

AUssi-tôt que j'ai été averti, je suis accouru.

A I R : *Ne v'â-t-il pas que j'aime ?*

Pourrois-tu douter un moment

De mon ardeur extrême ,

Et de mon tendre empressement

A servir ce que j'aime ?

Le Maréchal Ferrant ,

JEANNETTE.

J'ai bien des nouvelles à t'apprendre.

COLIN.

Et moi , bien des craintes à te communiquer.

JEANNETTE.

Tu sçais le malheur qui nous menace.

COLIN.

Est-il vrai qu'on veut nous désunir ?

JEANNETTE.

Hélas ! oui. En es-tu bien au désespoir ?

COLIN.

J'en suis pénétré de chagrin.

JEANNETTE.

C'est ma tante Claudine , cette méchante femme ;
qui nous joue ce tour là pour t'épouser elle-même.
Y consentirois-tu ?

COLIN.

Moi , plutôt mourir que d'être à d'autres qu'à ma
chère Jeannette. Mais quel est l'époux qu'on te
propose ?

JEANNETTE.

C'est Monsieur Labride , Cocher du Château.

COLIN.

Mon oncle ?

JEANNETTE.

Lui-même. Dame , nous voilà bien embarrassés.

COLIN.

Il n'y a rien encore de décidé.

A I R : *Nous autres bons Villageois.*

Ne t'affige pas crois-moi ,

Je l'instruirai de ma tendresse.

S'il me sçait aimé de toi ,

Sensible à l'ardeur qui me presse ;

Il empêchera le dessein

Qu'on a de me ravir ta main.

JEANNETTE.

Mais si tu n'as pas son appui. . .

COLIN.

Nous pouvons compter sur lui.

JEANNETTE.

Tout cela ne me rassure pas.

COLIN.

Pourquoi ces craintes, Jeannette ? On obtient toujours ce qu'on desire bien ardemment.

JEANNETTE.

Oui ; mais ce que l'on craint vient toujours plutôt que ce que l'on souhaite.

COLIN.

Tes inquiétudes me désespèrent.

JEANNETTE.

Et ta sécurité me met hors de moi-même. Tiens ; Colin, si tu m'aimois bien, tu serois moins tranquille.

COLIN.

Peux-tu me faire ce reproche ?

A R I E T T E.

Charmant objet de ma flame,
Ne doute point de mes feux ;
La constance de mon ame
S'entretient dans tes beaux yeux.

Quand je te quitte,

Mon cœur s'agite,

Tout me dépîte :

Je sens, hélas !

Qu'il faut languir où tu n'es pas.

Dans nos bois,

Quand je vois

Le ramier

S'égayer,

Je dis alors en moi-même :

Il est près de ce qu'il aime ;

Que ne puis-je être aujourd'hui

Aussi fortuné que lui ?

Charmant objet, &c.

JEANNETTE.

Pourrois-je ne pas t'aimer, quand tu me montres tant d'ardeur ? Va, l'on a beau-me le défendre.

A R I E T T E.

Si l'on dit que je t'adore,

Colin, on a bien raison :

Le Maréchal Ferrant ,

Dût-on m'en blâmer encore ,
 Je ne dirai jamais non.
 Qu'une autre puisse te plaire ,
 Ce fera pour ses attraits ;
 Mais si ta flamme légère
 Se fixe à la plus sincère ,
 Tu ne changeras jamais. Si l'on dit , &c.

COLIN.

N'ayons donc plus de querelle , & compte sur mon empressement à me procurer le seul bien . . . qui . . . m'intéresse.

JEANNETTE.

Qu'as-tu ?

COLIN.

Je me sens altéré : j'ai tant couru pour venir . . .
 Qu'est-ce que c'est que ces bouteilles-là ? . . .

JEANNETTE.

C'est le reste du goûté de ton oncle & de mon pere.
 Celle-ci est entamée ; prends ce verre.

AIR : *Jeanneton , mon cœur.*

Bois ce coup de vin.

COLIN.

Versé de ta main ,
 Il n'en est point de meilleur
 Pour me , pour me , pour me remettre ;
 Il n'en est point de meilleur
 Pour me remettre en bonne humeur.

JEANNETTE.

Comment te trouves-tu ?

COLIN.

Cela m'a fait grand bien. Mais ce vin-là me paroît
 d'un autre goût que le vin ordinaire.

JEANNETTE.

C'est ton altération qui en aura été cause.

AIR : *Allons donc , jouez , violons.*

* Mais , c'est assez rester ensemble :

* Pendant ce temps la suffocation commence à faire son effet.
 Quelqu'un

Quelqu'un peut arriver ; je tremble
Qu'on ne te surprenne au logis.
Il faut , mon cher , faire retraite :
Aime-moi , compte sur Jeannette ,
Sur l'amour que je t'ai promis ;
Ressouviens-toi de mes avis.
Parle à ton oncle , & peins ma flamme ;
Dis que tu veux m'avoir pour femme ;
Dis que nous nous aimons tous deux ;
Dis-lui qu'il couronne nos feux.
Mais qu'as-tu donc ? loin de m'entendre ;
Le sommeil paroît te surprendre.

COLIN.

Je n'en puis plus.

JEANNETTE :

Quel accident !

D'où vient cet assoupissement ?

COLIN.

Ah , Jeannette !

JEANNETTE.

Qu'as-tu ? Il chancelle. Réponds-moi donc :

COLIN.

Je me sens suffoquer.

JEANNETTE.

Où trouver du secours ? Je ne puis plus le soutenir :

COLIN.

A R I E T T E.

Mon cœur s'en va ;

Mon œil se trouble.

Qu'ai-je bu là ?

Mon mal redouble.

D'où vient cela ?

Ah !

Mon cœur s'en va.

Prenons courage.

Triste destin !

Maudit breuvage !

Pauvre Colin !

Mais quel nuage !

Le jour s'éteint.

Je meurs , je tombe: *Il tombe sur*

Quelles douleurs! *une chaise.*

Ah ! je succombe.

Ah ! je me meurs. *Il s'endort.*

JEANNETTE.

Colin ? Colin ? J'ai beau l'appeller, il ne me répond point... Il est mort... ; je n'en puis plus douter, ce breuvage l'aura empoisonné. Que vais-je devenir ? Pauvre Jeannette ! Si mon pere vient..... J'entends quelqu'un ; où me mettre ? où fuir ? Ce sont deux étrangers, rassurons-nous ; ils pourront peut-être me tirer d'embarras.

S C E N E X I.

JEANNETTE, BASTIEN, EUSTACHE ;
COLIN *endormi.*

BASTIEN.

Bonjour, la belle enfant.

JEANNETTE.

Mes amis, j'implore votre secours.

EUSTACHE.

Du secours, c'est bien dit : je v'nons pour vous en demander. J'm'app'lons Eustache.

JEANNETTE.

Ce jeune homme vient de s'évanouir.

BASTIEN.

Not' âne est à l'agonie.

JEANNETTE à *Bastien.*

Je le crois mort.

BASTIEN.

Not' âne est mort ?

JEANNETTE.

Eh non, bon homme, je ne parle point de votre âne.

BASTIEN.

Pargué, j'en parlons, nous.

EUSTACHE.

J'voulons consulter l'Maréchal.

JEANNETTE.

Un peu de patience. (à Eustache.) Écoutez-moi.

EUSTACHE.

J'n'ons pas le loisir.

JEANNETTE à Bastien.

Un moment.

BASTIEN.

Je n'ons pas le temps.

JEANNETTE.

De grace.

EUSTACHE.

Non morgué. Queu cérémonie faut ici pour se faire entendre ! quand ce seroit l'antichambre d'un Receveur des Tailles. Je voulons un conseil, je payerons bian ; faites-nous parler au Maréchal.

JEANNETTE.

Il est parti ; il reviendra bientôt.

EUSTACHE.

Que ne distai-vous. J'allons boire bouteille en l'attendant. Viens-t'en, Bastien.

JEANNETTE.

Eh, Messieurs ! vous qui avez l'air si bonnes personnes, si compatissans, pouvez-vous me refuser ce que je vous demande ?

EUSTACHE.

Qu'est-ce qu'vous demandais ?

JEANNETTE.

De me voir débarrassée de ce jeune homme. Il est venu pour consulter mon pere ; il avoit chaud : ce breuvage, qu'il a pris pour du vin, l'a mis dans l'état où vous le voyez.

EUSTACHE.

Ce n'fera rien ; il est p't'être mort. Mais faut attendre. Votre pere sçaura queuqu'secret pour le faire revivre, lui qu'en a tant.

28 *Le Maréchal Ferrant,*

JEANNETTE.

Je ferois perdue s'il venoit à le voir ici. Il faut tout vous avouer ; c'est mon amant.

BASTIEN.

Diantre ; c'est comme ça qu'vous l'zacomodais ?

JEANNETTE.

Tirez-moi d'embarras ; portez-le hors de la maison.

EUSTACHE.

Non , morgué. La belle proposition ! On diroit que c'est nous qui l'avons tué.

JEANNETTE.

Il passe peu de monde par ici.

Air : *Des pendus.*

Notre maison est à l'écart.

EUSTACHE.

C'est courir un trop grand hazard.

Morgué, vous êtes jeune fille ,

Bien attrayante & bien gentille ;

Mais nous ne somm's pas curieux

D'être pendus pour vos beaux yeux.

JEANNETTE.

Écoutez. Il y a un autre moyen qui ne vous expose point. Cachez-le pour le présent dans notre cave jusqu'à la nuit. Il commence à faire obscur : vous viendrez par la porte de derriere , & vous l'emporterez ; je vous donnerai quatre bouteilles de vin pour votre peine.

EUSTACHE.

Quatre bouteilles ! Bastien , ne te sens-tu pas l'ame émue ?

BASTIEN.

Oui , morgué ; ces quatre bouteilles-là m'ont attendri le cœur.

EUSTACHE.

Allons , aide-moi à l'emporter jusqu'à cette cave :
(à Jeannette.) Quatre bouteilles , au moins ?

JEANNETTE.

Je vous les promets , comptez sur ma parole.

Opéra-Comique.

29

Air : *Des Pèlerins de Saint Jacques.*

La frayeur a tari mes larmes ;

Dans mon malheur ,

Il faut dévorer mes larmes

Et ma douleur.

Contrainte à cacher mes sanglots ,

Triste , incertaine ,

Je n'ose ni pleurer mes maux ,

Ni gémir dans ma peine.

Les Paysans reviennent.

EUSTACHE.

V'là qu'est fait.

BASTIEN.

Mais le Médecin , quand le verrons-nous ?

JENNETTE.

Voilà ma tante qui vient , elle vous satisfera comme mon pere ; mais ne lui dites rien de ce qui s'est passé.

EUSTACHE.

Ne craignez rien.

SCENE XII.

Les Acteurs précédens , CLAUDINE.

CLAUDINE.

Que veulent ces gens-là ?

JEANNETTE.

Ils viennent pour demander un avis à mon pere ; je leur ai dit de vous consulter.

CLAUDINE.

De quoi s'agit-il ?



T R I O.

| CLAUDINE. | BASTIEN. | EUSTACHE. |
|--|---|---|
| Que voulez vous ? | M. le Maréchal , C'est que faut vot | C'est que.... |
| Il est sorti. | respect ; notre âne a beaucoup de mal. | C'est que ma cavale est boiteuse ; |
| Tantôt il reviendra. Vous lui direz cela. | Il ne boit plus. Quand on le mene A la fontaine , Au lieu de boire , | Elle a la jambe doulou- reuse. |
| Finissez. Vous m'étourdissez. | Hi , han , hi , han ! Il ne fait que braire : | Elle va clopinant ; Clopin , clopant . |
| (<i>Le contrefaisant.</i>) | Que lui faut-il faire ? | Que faut-il faire ? |
| Hi , han , hi , han ! | Hi , han , hi , han , hi , han ? | Elle va clopinant ; &c. |
| Clopin , clopant . | La pauvre bête ! | La pauvre bête ! |
| Vous me rompez la tête. | Il y sera tantôt ; | Nous reviendrons tant |
| Eh ! revenez tantôt. | Nous reviendrons tan- tôt. | tôt. |

T O U S.

A tantôt , à tantôt.

On pourroit mettre cette Piece en deux Actes , & terminer ici le premier.

S C E N E X I I I.

JEANNETTE *seule.*

LEs voilà partis : je reste abandonnée à la plus cruelle agitation. Mon pere , ma tante , tout m'effraye , tout m'afflige : je ne serai pas tranquille que Colin ne soit hors d'ici. Hélas ! faut-il être réduite à faire des souhaits si différens de ceux que je faisois !

A R I E T T E.

J'ai perdu tout ce que j'aime ,
Rien ne me sera plus cher ;
Mais que ferai-je moi-même ,
Si Colin est découvert ?

Du trouble qui m'inquiete
 Quelqu'un aura-t-il pitié ?
 Pour cette pauvre Jeannette
 Aura-t-on quelque amitié ?
 N'est-il point une retraite
 Qui puisse cacher Jeannette ?
 De cette pauvre Jeannette
 Aura-t-on quelque pitié ?

J'apperçois mon pere ; tâchons de lui cacher ma tristesse.

S C E N E X I V.

L A B R I D E , M A R C E L

D U O.

L MARCEL.
 E bon vin est l'ame de la vie :
 Au Château que ne suis-je toujours ?
 Bon morceau & bonne compagnie ;
 Je voudrois passer ainsi mes jours.

E N S E M B L E.

L A B R I D E. Qu'en dites-vous , compere ?

M A R C E L. Je suis ravi , compere.

L A B R I D E.

Bon vin & bonne chere
 Sont beaux & bons , vraiment ;

A deux. Mais , ma foi , vive l'argent.

M A R C E L.

Chez vous , avec la joie ,
 On a de la monnoie ;
 Avec la politesse ,
 On donne des especes.

Ailleurs on fait des compliments ;

Et l'on ne paye point les gens :

C'est la mode chez bien des Grands.

A deux. Mais au Château , compere ,

C'est une autre maniere ;

On est payé , puis bien traité.

A deux. } LABRIDE. Le Daron vous a contenté ;
 } MARCEL. Du Daron je suis enchanté.

A deux.

Buvons à sa santé.

LABRIDE.

Vous devez le rogome.

MARCEL.

C'est vrai , j'suis honnête homme.

Du Daron je suis enchanté.

A deux.

Buvons à sa santé.

Claudine ? Ah , te voilà Jeannette ! Va dire à ta tante qu'elle nous envoie de la lumiere & une petite goutte de c't'affaire.

LABRIDE.

Et donnez-lui un petit baiser de ma part. Morbleu , pere Marcel , Dame Claudine est bien aimable : quand j'y pense cela me met de bonne humeur ; je danserai volontiers. Gai , allons , gai.

Il prend la main de Marcel comme pour le faire danser.

MARCEL.

Je crois que vous êtes un peu gris , compere Labride ?

LABRIDE.

Moi ? je suis de sang froid , assurément.

MARCEL.

Est-ce que vous avez oublié que vous êtes mon gendre ? Voudriez-vous aussi devenir mon beau-frere tout en même temps ? Cela ne se peut pas , compere ; faut d'la raison à tout.

LABRIDE.

C'est juste.

MARCEL.

Etre gris pour avoir bu votre part de six bouteilles ! c'est une honte ! Vous n'avez pas une tête de Cocher ; c'est une tête de linotte.

LABRIDE.

LABRIDE.

Qu'appellez-vous ? Linotte toi-même , entendez-vous ? Apprenez que parmi tous les Cochers qui montent sur le siege , Cocher de Fiacre , Cocher de Cour , Cocher de Palais , Cocher de Maison , Cocher de Remise , Cocher de Place , il n'y a pas un Cocher qui me le puisse disputer.

A R I E T T E.

Brillant dans mon emploi ,
 Tantôt doux & traitable ;
 Le plaisir marche avec moi :
 Tantôt d'un train de diable ,
 Je guide sous ma loi
 Le tintamarre & l'effroi.
 Si je mene une Duchesse ,
 Une petite Maîtresse ,
 Je touche avec gentillesse ;
 On me prendroit pour l'amour.
 Mais avec un Petit-Maître ,
 Je pars comme le salpêtre ;
 Avant de me voir paroître ,
 On s'épouvante , on court.
 Au milieu d'une bagarre ,
 A m'entendre crier gare ,
 Un Sonneur deviendroit sourd.

Donnez-moi quelque tendron à mener , vous verrez.

MARCEL.

Vous faites bien claquer votre fouet , compere : je ne sçais pas

S C E N E X V.

Les Acteurs précédens , CLAUDINE.

CLAUDINE.

Que demandez-vous encore ? Vous avez butoutte la journée. N'êtes-vous pas content ? Voulez-vous passer la nuit ?

E

Allons , ma petite sœur , un verre de ratafia ; rien que cela.

LABRIDE.

Que vous êtes aimable , Dame Claudine ! J'avois chargé Jeannette de vous donner un baiser de ma part ; mais je vois bien qu'elle a oublié ma commission ; mais je la ferai moi-même.

CLAUDINE.

A I R : *De la pierre fitoise.*

Eh ! non , non ; voyez comme il y va.

LABRIDE.

Permettez.

CLAUDINE.

Cela vous blessera.

LABRIDE.

Je le veux.

CLAUDINE.

Au large . . . Mais vraiment ,
Ne faites donc pas le méchant

Tant.

Eh ! où avez-vous pris cette gaieté-là ? Peste ! vous voilà bien éveillé pour n'avoir dormi qu'une heure.

LABRIDE.

Morbleu , Dame Claudine , ma timidité a tenu jusqu'ici mon amour au trot , votre résistance le met au galop , & je ne répondrais pas qu'il ne prît le mors aux dents , voyez-vous ?

(*Il veut toujours l'embrasser.*)

CLAUDINE.

Eh bien ? sçavez - vous que je me fâcherai , à la fin ?

MARCEL.

Bride en main , M. de Labride , bride en main.

CLAUDINE.

Je ne l'ai jamais vu si gaillard.

MARCEL.

Compere , vous faites le jeune homme à votre âge ? Quel diable ! soyez donc sage.

CLAUDINE à part.

En honneur je l'aime de cet humeur-là. (*haut.*)
 Marcel, il est tard, retenez le compere à souper.

MARCEL.

Ma foi je suis bien aise que vous l'en priez, ça m'en évite la peine, & ça m'fait plaisir. Oui, soupez avec nous, compere : nous parlerons du mariage ; allons un instant au jardin. Pendant ce temps-là, Claudine, apprêtez ce qu'il faut. C'est, morbleu, la premiere fois que je la vois prévenante.

LABRIDE.

Adieu, belle ingrater.

CLAUDINE.

Au revoir, M. de Labride.

MARCEL.

Allons donc : vous avez le vin diablement amoureux.

S C E N E X V I.

CLAUDINE seule.

PAr ma foi, cet homme-là me plaît ; je croyois que Colin seul pouvoit me toucher le cœur ; & voilà l'oncle qui, avec des années de plus & des charmes de moins, lui enleve ce droit-là : je ne m'étonne plus si l'on voit aujourd'hui tant de magots préférés à de jolis Seigneurs.

A R I E T T E.

Il n'est chere que d'appétit :
 Quand un homme nous amuse,
 Qu'il soit rustre, qu'il soit buse,
 Sa présence sert d'excuse :
 Quand l'amant plaît, tout est dit ;
 Le plus simple nous séduit.
 Soyez belle, foyez laide,

L'amour parle , le cœur cede :
 Quand l'amant plaît , tout est dit.
 Il n'est chere que d'appétit.

Allons chercher ce qu'il faut pour mettre le couvert.

S C E N E X V I I.

COLIN réveillé hausse tout doucement la trappe de la cave , en tâtant tout autour de lui à mesure qu'il en sort.

OU suis-je ? Je n'entends plus de bruit... Tâchons de découvrir... Mais l'obscurité m'empêche de discerner aucun objet : ceci est une cave , ou je suis bien trompé , j'en tiens la trappe... voilà la barrière... Qui diantre peut m'avoir apporté ici ? Ce n'est pas à présent ce qui m'inquiete le plus , c'est de sçavoir comment j'en sortirai. Si je crie , je vais effrayer tout le monde , & peut-être exposer ma vie. Si je ne dis mot , on pourra me tenir encore du temps en cave , & ce sera toujours plus que je ne voudrai.

A I R : Des Trembleurs.

Je n'entends mouvoir personne.
 Dans la nuit qui m'environne ,
 Je m'égaré , je tâtonne.
 De ces lieux comment sortir ?
 Il faut prendre patience.
 Mais quelqu'un vient , on s'avance ;
 Paix , chut , gardons le silence ,
 Guettons l'instans pour partir.

S C E N E V I I I.

COLIN, CLAUDINE, avec des plats, des serviettes, &c.

ON ouvre. Eh mais ! c'est Claudine ; je suis encore chez Marcel.

COLIN.

CLAUDINE.
Débarrassons-nous de cet attirail. J'ai tout le temps de me préparer ; nos hommes sont échauffés dans la conversation, & fort éloignés de la maison : allons toujours tirer du vin. (*Elle aperçoit Colin, s'écrie & s'enfuit en criant :*) Au meurtre, au voleur.

S C E N E X I X.

NE me voilà pas mal ; elle ne m'a pas reconnu ; & pour comble de bonheur elle a tiré la porte, & m'a laissé sans lumière. Au moins je sçais où je suis. Claudine va tout mettre en alarme. Marcel, qui ne me connoît point, en pourroit agir grossièrement avec moi : tâchons de retrouver ma cave : m'y voici, rentrons-y crainte d'accident ; je trouverai peut-être quelque autre occasion pour me sauver. Écoutons : j'entends encore du monde ; on parle doucement ; fermons la trappe sur moi.

S C E N E X X.

JEANNETTE conduisant EUSTACHE.

VOUS êtes homme de parole. Avançons sans faire de bruit : mon pere se promene dans le voisinage ;

38 *Le Maréchal Ferrant ,*

j'ai vu ma tante aller de ce côté-là , dépêchez-vous ;
& n'ayez point de peur.

EUSTACHE.

Moi , peur ? vous avez bien trouvé vot'homme ;
je puis me vanter que jamais rian au monde ne m'a
fait trembler. J'ai manqué être Soldat , tel que vous
me voyez.

JEANNETTE.

Avançons : hélas ! je vais voir mon amant pour la
derniere fois.

COLIN *sortant précipitamment.*

Non , ma chere Jeannette.

JEANNETTE *laisse tomber le chandelier , & s'enfuit.*

Je suis morte : son esprit revient.

EUSTACHE.

Son esprit ! je n'en puis plus !

COLIN.

Jeannette , Jeannette ? Je crois qu'ils sont foux.

EUSTACHE *tremblant.*

Êtes - vous là ? Personne ne répond. Elle m'a
laissé seul : l'esprit va me mettre en pieces.

A R I E T T E.

O mort ! qui que tu sois , passe.

Ah ! je te demande grace :

Ah ! ne me tords pas le cou.

Je tremble comme la feuille.

Je meurs s'il faut qu'il m'accueille :

Je vais & je ne sçais où.

Ah ! ah ! Monsieur le mort , grace.

Je frémis , mon sang se glace.

Ne hâtez pas mon trépas :

Hélas ! ne m'étranglez pas.

(*Ils font tous deux le tour du Théâtre par un côté
opposé , en se tournant le dos l'un à l'autre ; & quand ils
sont arrivés à l'autre bout , ils se hurtent. Colin se retire
vers la cave , en riant de la frayeur d'Eustache.*

Je crois voir de la lumiere au travers de la porte :
si l'on venoit me délivrer.

S C E N E X X I.

MARCEL, EUSTACHE, COLIN.

MARCEL.

A I R : *R'lan tan plan, &c.*

Voyons ce qui trouble leurs âmes,
 Qui diable ici viendrait le soir ?
 Ce sont des songes de nos femmes ;
 Mais, après tout, nous allons voir.
 S'il faut que pour chercher aubaine,
 Quelque larron y soit, vraiment,
 Je vous l'équipe pour sa peine,
 Et r'lan tan plan,
 Tambour battant.

EUSTACHE.

Je suis perdu.

MARCEL.

Que vois-je ? C'est un homme. Elles ont raison !
 M'en irai-je ? Resterai-je ? Quel embarras ! Montrons
 de la fermeté. Bas les armes, coquin.

EUSTACHE.

A I R : *Allez chercher de l'esprit, &c.*

Laissez, laissez-moi partir,
 Bon homme, bon homme :
 Laissez, laissez-moi partir.

MARCEL.

Il tremble, courage : non, point de grace, que
 cherches-tu ici ?

Frippon,
 Répond.

EUSTACHE.

Ah ! que faire ?

Le Maréchal Ferrant ;

MARCEL.

Parle : dis quel est ton nom ,

Ton pere ,

Ta mere ,

Et toute ta postérité.

EUSTACHE.

Grace.

MARCEL.

Parle , ou je t'affomme.

EUSTACHE.

Ne m'affommez point , bon homme ,

Ayez de la charité.

MARCEL.

Non , je veux te faire pendre.

EUSTACHE *se jettant à genoux.*

Par pitié , daignez m'entendre.

COLIN *s'avance vers Marcel.*

Ne vous en prenez qu'à moi.

MARCEL *épouvanté.*

Ah ! je meurs , c'est fait de moi :

Ils font une compagnie.

EUSTACHE.

C'est le mort , je meurs d'effroi.

COLIN.

N'ayez point d'effroi de moi.

MARCEL.

Eh ! Monsieur , je vous en prie ,

Donnez , donnez-moi la vie.

EUSTACHE.

C'est fait , c'est fait de ma vie.

COLIN.

Mon bonheur dépend de vous ,

Épargnez-moi vos reproches.

MARCEL , EUSTACHE.

Je frémis à ses approches.

COLIN.

Mon bonheur dépend de vous ,

Je me jette à vos genoux.

MARCEL.

MARCEL.

Ils vont fouiller dans mes poches.

Il se jette à genoux entre Eustache & Colin , sa chandelle devant lui.

Tous trois à genoux.

Ah ! pardon , pardon , pardon.

SCENE XXI.

Les Acteurs précédens , LABRIDE :

LABRIDE.

Air : *La verte jeunesse.*

QU'est-ce donc , compere ?
Comme vous voilà !

MARCEL.

Venez me défaire
De ces Messieurs-là.
Pour faire ressource,
Ils viennent chez moi
Demander la bourse :
Je suis mort d'effroi.

LABRIDE.

Qu'est-ce qui vous a dit que c'étoient des voleurs ?
Parbleu , nous avons la berlue l'un ou l'autre. Celui-ci est mon neveu , à bon compte.

Claudine & Jeannette arrivent.

COLIN.

Oui , mon cher oncle.

LABRIDE.

Qué diable ! que fais-tu ici , Colin ?

MARCEL.

Colin ? Je connois ce nom-là. C'est donc vous qui êtes l'amoureux de nos femmes ?

42 *Le Maréchal Ferrant* ,
COLIN.

Je suis l'amant de Jeannette.

EUSTACHE.

Et je sommes venu ici pour avoir une recette.

COLIN.

Air : *C'est la jeune Isabeau.*

Tout plein de mon amour ;

Sur le déclin du jour ,

Je vins dans ce séjour

Voir Jeannette.

Je mourois de chaud ,

Je bus de cette eau.

MARCEL.

Je vois comment la chose s'est faite :

Ma foi , mon cher ami ,

Vous avez bien dormi ;

Mais n'en ayez point l'ame inquiète.

Vous n'en ressentirez point d'autre incommodité.

EUSTACHE.

J'étois venu pour vous emporter hors de la maison ; mais morgué vous êtes trop dégourdi pour vous mettre en terre.

LABRIDE.

Scavez - vous ce qu'il faut faire , compere Marcel ?

MARCEL.

Dites.

LABRIDE.

Ces enfans - là s'aiment ; voilà un pauvre garçon qui en est presque mort ; marions-les ensemble.

COLIN.

Ah ! mon oncle , vous me donnez la vie.

MARCEL.

Mais c'est vous que je voulois pour gendre.

LABRIDE.

N'y pensons plus.

MARCEL.

Mais not' sœur, comment s'arrangera-t-elle de tout ça ?

LABRIDE *appercevant les femmes.*

La voici, qui vient avec Jeannette.

S C E N E D E R N I E R E.

Les précédens, JEANNETTE, CLAUDINE.

CLAUDINE.

Air : *Mariez, mariez-moi, &c.*

JE viens tout mettre d'accord ;
 Je sçais tout, voici ma niece.
 Puisque Colin n'est pas mort,
 Qu'il contente sa tendresse.
 Mariez, mariez, mariez-la
 A l'objet qui l'intéresse.
 Mariez, mariez, mariez-la ;
 Monsieur Labride m'aura.

LABRIDE.

Tout de bon, Dame Claudine ?

CLAUDINE.

Oui, je vous ai vu un peu en pointe de vin, cela m'a donné subitement du goût pour vous.

MARCEL.

Profitez du temps, compere, si le cœur vous en dit : quant à moi, je consens à tout. Viens, Jeannette, donne la main à ton amoureux.

JEANNETTE.

De bon cœur. Mon contentement est inexprimable.

COLIN:

Je suis au comble de mes vœux.

M A R C E L.

Air : Entre l'amour & la raison.

Par cet heureux & double accord ,
 Je vois aussi changer mon sort ;
 Je me défais de deux femelles
 Qui ne faisoient que m'étourdir.
 J'en aurai bien plus de plaisir ,
 Plus d'argent & moins de querelles.

C L A U D I N E.

Vous me reverrez ; je ne vous abandonne pas
 comme cela.

M A R C E L.

Ne vous pressez pas.

E U S T A C H E.

Et moi donc ?

M A R C E L.

Vous vous divertirez avec nous.

E U S T A C H E.

Ma recette ?

M A R C E L.

Après la noce.

F I N.


 VAUDEVILLE.

LE MARÉCHAL.

L'Amour se plaît parmi les feux ,
 La fortune ne rend heureux
 Que ceux qui vont d'un train rapide
 Chez Cupidon & chez Plutus :
 L'ardeur fait plus que les vertus ;
 On perd tout quand on est timide :

Tôt, tôt, tôt,

Battez chaud,

Tôt, tôt, tôt,

Bon courage ;

Il faut avoir cœur à l'ouvrage.

EUSTACHE.

Pour vos époux , jeunes tendrons ;
 Prenez toujours de bons lurons ,
 Et fuyez les amans tranquilles ,
 Galans , sçachez saisir le temps ;
 Alertes sur tous les instans
 Pour triompher des moins dociles.

Tôt, tôt, &c.

COLIN.

Le mariage a ses douceurs ;
 Lorsque l'amour blesse deux cœurs ;
 L'hymen sans peine les assemble :
 Quand les époux sont biens unis ,
 Tout va d'accord dans le logis ,
 On les entend chanter ensemble.

Tôt, tôt, &c.

JEANNETTE.

Quand le plaisir suit la douleur ;
 On en sent mieux tout son bonheur ;
 Avec transport l'ame respire :

46. *Le Maréchal Ferrant, &c.*

J'obtiens l'amant que je perdis;
Il sçait combien je le chéris,
Et mon cœur ne se fait pas dire.

Tôt, tôt, &c.

Mr. LABRIDE.

En bons Cochers, ne bronchez pas;
Pour les Abbés prenez le pas,
Trotez avec la Financiere,
Réservez l'amble au Magistrat:
Avec la Nymphé d'Opéra,
Au grand galop force pouffiere.

Tôt, tôt, &c.

CLAUDINE.

On sçait que j'ai toujours été
Un vrai modele de bonté,
De douceur & de patience;
Mais si l'époux qui veut m'avoir,
N'est pas exact à son devoir,
Je m'apprête à dire d'avance.

Tôt, tôt, &c.

LE MARÉCHAL.

Je suis un pauvre Maréchal;
Et je me donne bien du mal
Pour mettre en vogue ma boutique.
Messieurs, daignez être indulgens,
Pour faire voir qu'en bons chalans,
Vous m'accordez votre pratique.

Tôt, tôt, &c.

Lu & approuvé. A Paris, ce 21 Août 1761.

CREBILLON.

Permis d'imprimer. A Paris, ce 21 Août 1761.

DE SARTINE.



